

21 janvier 2023

Les ombres du fantastique dans le romantisme allemand.
Hoffmann : Dans la nuit ; Chamisso : Peter Schlemihl ;
Ewers : Les Cœurs des rois.



Palacio de Soñanes, Villacarriedo, Cantabria.

Photo : T. Guinhut.

**Les ombres du fantastique
dans le romantisme allemand.
E.T.A. Hoffmann : Dans la nuit,
Chamisso : Peter Schlemihl,
Ewers : Les Cœurs des rois.**

E.T.A. Hoffmann : *Dans la nuit*,
traduit de l'allemand par Philippe Forget,
Les éditions du Typhon, 2022, 268 p, 26 €.

Adelbert von Chamisso : *Peter Schlemihl*, José Corti, 2018, 176 p, 8 €.

Hanns Heinz Ewers : *Les Cœurs des rois*,
traduit de l'allemand par Marie-Thérèse Wackenheim
et commenté par Vincent Wackenheim,
gravures de Stefan Eggeler,
dessins de Denis Poupeville,
L'Atelier contemporain, 2022, 208 p, 25 €.

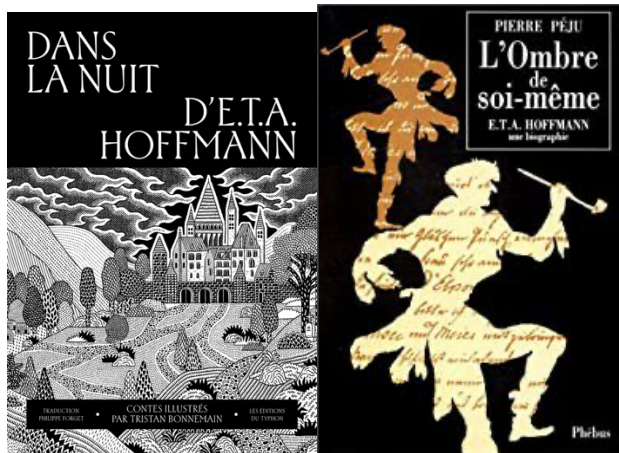
Si le premier roman fantastique est celui du Français Jacques Cazotte, *Le Diable amoureux*, en 1772, le romantisme allemand fit de ce genre littéraire une marque de fabrique. Ernst Theodor Hoffmann (1776-1822) en est le propagateur génial. Dès 1829 les Français le traduisirent, Gavarni l'illustra brillamment en 1849. Quoique ses œuvres complètes figurent au catalogue des éditions Phébus, à moins qu'elles soient épuisées, *Dans la nuit* offre une initiation bienvenue, réunissant cinq contes, entre diableries, folies et furieuses histoires emboîtées. En quelque sorte dans son sillage, Adalbert von Chamisso imagina un récit emblématique à l'adresse de celui qui avait malencontreusement vendu son ombre. Le sillage du surnaturel et de la peur trouve une autre acmé avec Hanns Heinz Ewers, dont le recueil intitulé *Dans l'épouvante* cache un joyau soudain réédité de manière exceptionnelle : *Les Cœurs des rois*. Nous aimons tant l'épouvante et la folie, tant qu'elles restent de prégnantes ombres littéraires...

Il naît à Berlin un enfant à la « silhouette difforme de radis tordu ». Est-ce la faute de la vieille sage-femme ? La sorcière est brûlée, mais la silhouette du bel et trop aimable « étranger » qui séduisit toute la ville s'en élève, manipulée l'écrivain marionnettiste, Ernst Theodor Hoffman déjà au faite de son talent. « Le diable à Berlin » fait preuve

d'une efficacité redoutable, non sans morale implicite. Ce tropisme médiéval cède le pas aux fantômes et aux rêves brûlants. En effet, lorsque l'on aime une jeune fille à la mère effrayante, voire satanique, ne risque-t-on pas d'avoir épousé une vampiressa : « Maudite fille de l'enfer, tu hais la nourriture des vivants parce que tu adores celle des morts ! », s'écrie le comte. Quant à cette « maison sinistre », est-elle hantée, ou faut-il « accepter l'explication prosaïque » ? Reste qu'il faut se garder des « sortilèges amoureux » : la « reine des profondeurs » des « Mines de Falun » prendra-t-elle possession d'Elis, au dépend de sa raison et de sa fiancée ?

Voici maintenant le récit le plus emblématique de notre romantique. Quoique le « marchand de sable » soit une faribole pour les enfants durs au coucher, la chose reste obsédante pour Nathanaël qui se heurte au « vieux Coppélius », qu'il pense être le meurtrier de son père. La lunette de l'homme aux yeux lui permet de s'amouracher de sa voisine à la fenêtre, de danser en un rythme frénétique avec elle, de la séduire idéalement, même si elle ne répond que par des « Ah Ah », donc d'abandonner la douce Clara. La folie et le suicide sont au bout de l'amoureuse passion, peut-être fétichiste, pour le parfait automate. Ne s'agit-il que du « fruit de [son] imagination » ? Le récit épistolaire hésite entre « obscure puissance psychique » du moi et manifestations obsessionnelles de l'irrationnel, car jusqu'au bout Coppélius, le facteur d'yeux, le harcèle de son ironie...

Les ombres de la psyché humaine vont jusqu'à se creuser de poches de folie, comme des utérus de ténèbres qui font basculer l'individu. Ainsi, folie, amour et rêve s'entrelacent en d'infinies variations, de façon à faire s'entrechoquer les ombres et les lumières du moi, en une espérance de totalité psychique, quoiqu'aux débouchés souvent tragiques, bien caractéristiques d'un romantisme exacerbé.



D'abord juriste, puis compositeur et chef d'orchestre, Hoffmann commença une féconde carrière littéraire en 1813, avec ses *Fantaisies à la manière de Callot* et ses *Kreisleriana*. En sus des *Elixirs du diable*, l'on retient son roman intitulé *Le Chat Murr*. Bouffonnerie et mélancolie s'y marient avantageusement.

Innombrables sont les compositeurs qui s'inspirèrent d'Hoffmann. Pensons au ballet *Coppélia* de Léo Delibes, au *Casse-Noisette* de Tchaïkovski, aux *Contes d'Hoffmann* d'Offenbach, où la séduisante automate chante avec une grâce inégalée. Notre conteur fantastique, qui idolâtrait Mozart, a cependant écrit plusieurs opéras, dont en 1804 *Les Joyeux musiciens*, qui n'a rien de méprisable, au contraire.

Ernst Theodor Hoffmann écrit avec un sens du rythme, du suspense et de l'angoisse vertigineux. À son style étincelant l'on devine que le traducteur a mis tout son

entraînent. Cette édition est un plaisir : outre son texte et sa postface, ses illustrations stylisées tout en noirceur et blancheurs mystérieuses, à la fois enfantines et expressionnistes, par Tristan Bonnemain, sa reliure soignée, tout concourt à une aimable bibliophilie.

Enfin l'on sait qu'Hoffmann était pour Sigmund Freud « le maître inégalé de l'inquiétante étrangeté en littérature », formule devenue célèbre. Ne reste plus qu'à découvrir sa vivante biographie placée sous le signe de l'ombre par Pierre Péju : *E.T.A. Hoffmann - L'ombre de soi-même*^[1].



Ombre encore, celle dont Adelbert von Chamisso inflige la perte à son malheureux héros. Contre l'inépuisable bourse de Fortunatus, un inconnu rencontré lors d'une réception, Peter Schlemihl ne résiste pas à cet échange : « Tope là ! marché conclu ; je vous donne mon ombre en échange de la bourse ». Mais, très vite, Peter, bien que devenu fort riche grâce à cette bourse magique qui ne cesse de déverser son or, pâtit d'être dépourvu de sa moitié, de ce qui peut apparaître comme la preuve de son existence terrestre. Malgré sa munificence, il n'est plus qu'un malheureux paria, un proscrit, condamné à vivre à l'écart de la lumière, qui, de surcroît, ne peut envisager de se marier avec sa bien-aimée. Lorsqu'il parvient à retrouver « l'Homme Gris », un second marché lui est proposé : le diable en personne consent à lui restituer son ombre, mais contre son âme. L'imparable contrat faustien bute cependant sur la présence d'esprit du jeune homme qui refuse, et jette la bourse de Fortunatus. Alors, il peut trouver la voie de l'expiation et de la rédemption. Ce récit fantastique et philosophique, écrit en 1813, marque pour longtemps d'une pierre noire le romantisme allemand.

Que signifie cette « ombre » ? Est-ce notre inconnaissable moi, notre identité profonde encore plus incompréhensible, voire fictionnelle, ce jouet du hasard génétique et du destin, ou de Dieu et du diable qui en manipulent les dés, ou encore, dirait un psychanalyste, le poids de l'inconscient, quoiqu'en ce récit ce soit lorsque ce dernier est absent que le malheur s'abat sur nous. À moins que cette ombre perdue soit le symbole d'une différence ressentie comme inacceptable par autrui, par une société trop conformiste et qui n'aime l'ombre que si le soleil l'imprime sur le sol...



Adelbert von Chamisso : *Peter Schlemihl*, Grote'sche Berlag, Berlin, 1876.

Photo : T. Guinhut.

Près d'un demi-siècle après Ernst Theodor Hoffmann, apparaît un surgeon tardif et notable du fantastique allemand : Hanns Heinz Ewers. L'édition française ne l'a pas ignoré, tant en 1922 que bien plus récemment avec la réédition de son recueil : *Dans l'épouvante. Histoires extraordinaires*^[2], dans lequel figure *Les Cœurs des rois*.

Dès les premiers mots, il nous semble entrer dans une nouvelle historique, puisque l'action se situe en 1841. Une lettre en forme de chantage parvient au duc Ferdinand d'Orléans : ne doit-il pas acheter fort cher une collection de tableaux, ce au bénéfice des « Gens de la Montagne », douteux propagandistes genevois du régicide ? Martin Drölling est un très vieux peintre, dont on trouve au Louvre une toile (un « Intérieur de cuisine » ici reproduit). Le voilà prétendant avec une assurance impressionnante : « mes tableaux contiennent les cœurs de la maison royale de France ». En effet le « jardin » aux pendus de Louis XI et autres scènes historiques peu ragoûtantes exhibant les crimes royaux sont peints en incorporant la matière des cœurs momifiés, achetés à bas prix lors de la profanation révolutionnaire de 1793 ! « Voyez-vous, je me suis approprié l'âme de chacun de vos ancêtres [...] Je suis la catin vivante des rois de France morts ». Grâce à de tels restes, la couleur, dite « brun de momies », est incomparable. Exhibant ses six chefs-d'œuvre insupportables, représentant les haut-faits criminels et macabres des ancêtres prestigieux, tels Louis XI, Henri IV ou Louis XIV, du duc Ferdinand d'Orléans, ce dernier est contraint de céder. En conséquence, le peintre damné se voit délivré de son travail expiatoire...

Audacieusement écrite en 1907, *Les Cœurs des rois* s'inspire d'une légende fumeuse en l'amplifiant. La dimension fantastique est encouragée par l'anachronisme : l'on sait en effet que le duc Ferdinand d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, mort en 1842, n'a pu rencontrer le peintre Martin Drölling, par ailleurs bien éloigné de telles exactions picturales, puisque né en 1752, il s'éteignit en 1817. Quant aux six chefs-d'œuvre, ils n'ont que la réalité de la fiction.

L'un des mobiles de l'écriture d'une telle parfaite nouvelle est probablement la répulsion qu'inspira aux Allemands la Terreur révolutionnaire, dont, en l'occurrence, la profanation des tombes royales. La dénonciation du pouvoir absolu et de ses crimes est patente. Si l'on ajoute qu'Hanns Heinz Ewers est non seulement un amateur d'Ernst Theodor Hoffmann mais d'Allan Edgar Poe^[3], l'on devine comment il s'est laissé entraîner dans une telle morbidity.

Lors d'une réédition de *Die Hersen der Könige* en 1922, le graveur Stefan Eggeler figure à sa manière expressionniste les six chefs-d'œuvre insupportables, entre grappes de blêmes pendus, paniers de corps, bal de nudités avariées, radeau fait de cadavres, tripes tirées par deux vautours et têtes sur des forêts de piques...

Cependant, aux bons soins de L'Atelier contemporain, il s'agit d'une publication fort soignée qui bénéficie d'une nouvelle traduction et d'illustrations étonnantes. Voici un modèle d'édition : fac-simile de l'édition allemande illustrée par Stefan Eggeler au moyen de ses gravures au noir, ses griffures plus exactement, traduction illustrée un siècle plus tard par Denis Pouppeville avec maintes hachures noires, mais ensanglantées d'oranges et de rouges. Sans oublier préface, appareil de notes profuses, bibliographies et le concours d'une nouvelle traduction : « In fine : un quatuor, mortis », soit le peintre, l'écrivain et les deux illustrateurs, selon la locution latine offerte par Vincent Wackenheim.



Romancier et dramaturge, Hanns Heinz Ewers (1871-1943) est un amant des catastrophes, par exemple dans *La Mandragore*, *histoire d'un être animé*. Il suffit de lire ses titres pour ne pas ignorer son horrible penchant : *Les Possédés*, *Les Chasseurs du Diable*, ou *L'Apprenti sorcier*, *Le Vampire*, *Chevalier dans la nuit allemande...* Moins brillant, malgré son *Guide de la littérature moderne* et son *Histoire du drame*, est hélas son éloge d'un homme dont Hitler avait fait un héros : *Horst Wessel, un destin allemand*. Il s'agissait d'un souteneur tué dans une rixe... Mais l'on ne sera pas étonné qu'il ait traduit les *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam.

Issu d'une légende médiévale, peut-être s'agit-il de son roman le plus effarant : *La Mandragore*^[4]. Car cette plante, prétendument propice aux philtres d'amour, pousse aux pieds des pendus dont la semence permet la naissance. Aussi deux compères usent d'une prostituée pour pratiquer une insémination artificielle, au moyen du sperme d'un condamné à mort qui vient d'être guillotiné. Une fille au charme androgyne s'ensuit. L'on devine que la donzelle se révélera fort maléfique, entraînant dans le trépas tous ceux qui ont le malheur de se laisser devenir amoureux d'elle, jusqu'à son tuteur : « Dès qu'il la voyait, il oubliait tout. Son regard s'élargissait, son ouïe s'aiguïait, il entendait le moindre bruissement de soie. Son nez puissant reniflait l'air, aspirait avec avidité le parfum de sa chair ; ses vieux doigts tremblaient, sa langue léchait la bave qui coulait de ses lèvres. Tous ses sens criaient vers elle, avides, lubriques, complètement fous de désirs répugnants. Mandragore le tenait par cette solide corde ». Il se pendra en effet. Mais lorsqu'elle s'éprend de Frank, le neveu de ce dernier, la belle Mandragore, habitée par une sanglante perversité, risque à son tour le pire...

Au-delà du *Cœur des rois*, le recueil de dix nouvelles horribles intitulé *Dans l'épouvante* apparaît comme une galerie des enfers. Hanns Heinz Ewers y met également en scène une « salsa ». La cérémonie est tellement abominable que les participants, lors de leur arrestation policière, choisissent de se couper la langue plutôt que de témoigner.

En écho avec les cœurs momifiés des rois, voici l'aventure vécue par une jeune Égyptienne, momifiée vivante en 2500 avant J.-C. Sauf que la chose a lieu conjointement dans notre contemporain. Plus sanglant, une autre jeune fille se voit engloutie par un flot de sang ; la cause est en la seule immolation d'un modeste pigeon blanc. La dichotomie du bien est du mal devient alors suspecte.



HANNS HEINZ EWERS
Les cœurs des rois
GRAVURES DE STEFAN KOELLER
DESSINS DE DENIS POUPEVILLE
ÉDITION ÉTABLIE ET COMMENTÉE PAR
VINCENT WADENHEIM
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Et lorsque l'abjection plaide sa cause, voici ce que cela donne : « Vous comprenez, dit-il en se tournant vers le Président, la pire chose c'est : quand le criminel lui-même, le criminel le plus misérable, le plus vil, nous amène à la conviction qu'il est encore au-dessus, oh! bien au-dessus de nous, de nous, hypocrites serviteurs de la justice ; quand ce criminel nous montre, dans l'abîme de son infamie, une sublimité qui, d'un souffle, transforme en loques tout notre fatras de formules ; quand ce criminel nous arrache de la poitrine la cuirasse de fer de toutes les lois et de tous les paragraphes, pour la fondre comme par le feu, au point de nous faire ramper devant lui, dans la poussière, nus comme des vermisseaux ». Faisant l'éloge du crime, le romantisme allemand se fait romantisme noir. De là à deviner une accointance avec l'adhésion au nazisme de l'auteur, il n'y a qu'un pas qu'il n'est peut-être pas nécessaire de franchir...

Les forces du mal s'insinuent progressivement par tous les pores de ces histoires, à tel point que l'on pourrait imaginer que ce maître du fantastique soit un précurseur de Lovecraft^[5]. En une aristotélicienne catharsis, nous aimons avoir peur, face à la pulsion de mort, la nécrophilie du Martin Drölling de Hanns Heinz Ewers, les ombres montantes de l'hoffmannienne folie. À condition de la sécurité de la lecture. Quant à Chamisso, peut-être a-t-il joué un rôle obscur dans le choix du titre de Friedrich Nietzsche : *Le Voyageur et son ombre*, dans laquelle le premier apostrophe la seconde : « Par Dieu et par toutes les choses auxquelles je ne crois pas, mon Ombre parle : je l'entends, et n'y puis croire ». L'on devine qu'au-delà de cette prosopopée, elle est l'allégorie de la vanité humaine », l'indispensable « amie » de ces hommes qui sont « les disciples de la lumière^[6] ».

Thierry Guinhut

[Une vie d'écriture et de photographie](#)

La partie sur *Dans la nuit* fut publié dans *Le Matricule des anges*, novembre 2022

^[1] Pierre Péju : *E.T.A. Hoffmann - L'ombre de soi-même*, Phébus, 2018.

^[2] Hanns Heinz Ewers : *Dans l'épouvante. Histoires extraordinaires*, Christian Bourgois, 1974, Ombres, 2017.

^[3] Voir : [Edgar Allan Poe, ange du bizarre](#)

^[4] Hanns Heinz Ewers : *La Mandragore*, Marabout, 1980.

^[5] Voir : [Qui a peur de Lovecraft ? Depuis l'abîme du temps, l'appel de Cthulhu](#)

^[6] Friedrich Nietzsche : *Humain, trop humain II Le voyageur et son ombre, Œuvres II*, La pléiade, Gallimard, 2019, p 473-474.



ETA Hoffmann : *Contes et dessins*, Club des Libraires de France, 1957.

Photo : T. Guinhut.

<http://www.thierry-guinhut-litteratures.com/>